

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT

DIRECTEUR

LETTRES & COMMUNICATIONS

Rue d'Amboise, 2, Lyon

Boite dans l'allée. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

Les annonces sont reçues, 3, Rue Palais-Grillet, au 1^{er}.

VENTE EN GROS

Chez M. EVRARD

LYON — 17, Rue des Archers, 17 — LYON

MÉMOIRES D'UN TROTTIN

Tirage du *Lyon s'Amuse*

Le 18 février..... 4,500
Le 25 février (numéro illustré)... 7,000
Le 4 mars..... 6,500

Si l'on tient compte du nombre de lecteurs de chaque exemplaire on dépasse certainement 20,000 lecteurs. En songeant surtout que *Lyon s'Amuse* est hebdomadaire et que sa réclame est une réclame de sept jours; on peut donc constater que ce journal constitue un important organe de publicité.

AU CHATEAU DE LA HANNETONNIÈRE

SCÈNE I

(M. le baron et M^{me} la baronne sont mélancoliquement assis devant une très grande cheminée où fume un très petit morceau de bois vert. La baronne ourle un gros torchon et le baron fait reluire une petite cuiller.)

LA BARONNE

Ainsi, toujours pas de domestique! Ah! Chrysostome, dans quel temps vivons-nous! Il faut donner des vingt-cinq francs à la moindre bonne et encore, si vous restez seulement quinze mois sans les lui payer, elle s'en va en vous menaçant du juge de paix. Fidélité légendaire des vieux serviteurs! attachement touchant des vassaux au foyer où ils avaient reçu leur première fessée! qu'êtes-vous devenus?

LE BARON

Mchu temps, en effet. Mais prends patience, Elodie. J'ai idée que cela finira bientôt.

LA BARONNE

Mais nous aussi, et j'aurais assez aimé être un peu servie avant d'en arriver à cette conclusion-là?

LE BARON

Tu ne me comprends pas. Je te dis que notre isolement approche de son terme. J'ai eu vraiment une inspiration tout à fait heureuse.

LA BARONNE

Vous me surprenez.

LE BARON

Là, tout de suite! une impertinence! C'est parce que vous me bourrez à tout propos que je ne vous ai pas dit encore ce que j'ai fait. Mais lisez:

(Il tend à la baronne un numéro crasseux du *Lys des trois Charentes*, journal légitimiste de son arrondissement.)

LA BARONNE, lisant.

« Le baron Guy-Chrysostome de la Hannetonnière, un vrai fils des preux, celui-là, nous écrit la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur, au moment où la République se souille d'un dernier forfait en prétendant appliquer les lois, il est du devoir des hommes sans préjugés et des vrais libéraux de tendre la main aux saintes victimes du Code. Ajoutez donc mon castel de la Hannetonnière, sis entre cour et jardin, dans un site délicieux, à vingt-cinq minutes de la diligence de Château-Bouzin (250 hectares en pleine exploitation. Mise à prix : 12,000 fr.), à la liste des asiles seigneuriaux qui se sont spontanément ouverts devant les proscrits de la Constitution. Ceux de ces augustes exilés qui voudront bien accepter mon hospitalité trouveront sous mon toit toutes les choses nécessaires à la vie, y compris l'exercice, base de l'hygiène, principe fondamental de la santé.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le rédacteur, etc., etc. »

Le journal ajoute :

« Ce noble exemple affirme une fois de plus les hautes traditions des grandes races demeurées fidèles à la royauté légitime, etc., etc. »

C'est bête comme tout, ce que vous avez fait là. Si vous croyez que cette annonce gratuite, j'en conviens, amènera des acheteurs ici!

LE BARON

Des acheteurs!... Mais tu ne m'as pas du tout compris, Elodie! Je ne veux pas d'acheteurs du tout, mais des moines, de vrais moines que nous logerons et qui nous rendront un tas de petits services.

LA BARONNE

Et avec quoi les nourrirez-vous, Chrysostome?

LE BARON

Ah! voltairienne que tu es! Toi aussi, tu crois à la légende impie de la gourmandise des hommes de Dieu! Mais ces gens-là vivent d'un rien, de n'importe quoi, de privations, par exemple! Peut-on être assez inhumain pour leur refuser même ce peu-là! C'est leur devoir d'abord d'être sobres. C'est leur devoir aussi de travailler. Ah! si on m'envoyait des ordres faiméants, je ne dis pas, des ordres savants comme les dominicains qui lisent toute la journée et ne se rendent utiles à rien! Mais de bons capucins qui iraient chercher des vivres dans les villages voisins, de vertueux trappistes qui défricheraient nos terres, d'excellents chartreux qui nous feraient de bonnes petites liqueurs...

LA BARONNE

Ah! poète que vous êtes!
(Un coup de soanette rouillée tiate à la grille.)

LE BARON

Poète! joliment! Regardez un peu! Voilà déjà trois capucins à notre porte.

LA BARONNE, regardant à la fenêtre.

Allez ouvrir bien vite! (Le baron sort.) Ah! les beaux hommes!

SCÈNE II

Trois hommes en habits de religieux apparaissent à la porte, suivis de M. le baron.

LE BARON

Entrez, mes révérends. (Présentant la baronne.) La baronne, ma femme en secondes noces. Vous êtes ici chez vous, mes Pères. Ce château fut toujours grand ouvert aux infortunes ecclésiastiques et ce portrait est celui de mon grand-oncle, le fameux Cucu de la Hannetonnière qui conserva vingt ans, caché dans une armoire, le dernier des templiers.

(Les trois hommes habillés en religieux s'inclinent en disant à demi-voix : *Gratias!*)
Maintenant, s'il vous plaît de me dire à quel ordre vous appartenez et vos noms, en religion, — bien entendu, — je n'aurais pas l'indiscrétion de vous demander les autres. Le clergé se recruta si drôlement aujourd'hui!

LA BARONNE, l'interrompant.

(Bas.) Comme c'est poli (Haut.) Mais, avant tout, mon ami, ne conviendrait-il pas de demander à ces messieurs leur bénédiction?

LE PREMIER DES TROIS HOMMES

Qu'à cela ne tienne, madame la baronne. (Etendant les mains et bredouillant lourdement.) *Benedicite vos Dominus à tire larigo!* C'est fait. Relevez-vous, je vous en prie, vous me gênez en restant comme ça. Je n'aime pas à parler à des genoux.

LE BARON, portant la main à son crâne chauve.

Hein?

LE SECOND DES TROIS HOMMES

Nous appartenons, monsieur le baron, à l'ordre des Manichéens.

LA BARONNE

Je le croyais supprimé depuis la Révolution?

LE TROISIÈME DES TROIS HOMMES

Nous nous sommes reformés en 1852. Celui qui vous a parlé le premier est notre supérieur, le vénérable P. Saint-Athanase. Vous venez d'entendre le père Marie-Papoul et je suis, moi-même, le frère Lubricien, tous trois pour vous servir.

LE BARON, tout bas à la baronne, en lui poussant le coude.

Pour nous servir! Tu l'as entendu. (Haut.) Hé bien, mes chers frères, maintenant que vous nous avez bénis, vous pouvez commencer tout de suite. Car il faut vous dire que j'ai dû, pour vous recevoir, renvoyer tous mes domestiques, des communards qui vous auraient joué mille méchants tours. N'ai-je pas surpris, il y a trois jours, mon cocher en train de lire le *Petit Moniteur!* Une feuille démagogique au premier chef!... Au reste, j'ai pensé que vous aimeriez mieux ne pas rester inoccupés...

LE PÈRE SAINT-ATHANASE

Parfaitement, et si vous avez, dans la cave, du vin à mettre en bouteilles...

LE FRÈRE MARIE PAPOUL

Si vous avez dans le buffet quelque bon saucisson à trancher menu...

LE FRÈRE LUBRICIEN

Et si madame la baronne désire que je lui serve de femme de chambre...

LE BARON

Allons, je vois que vous êtes fort empressés. Mais ce n'est pas précisément cela que j'ai à vous demander. (Au père Saint-Athanase.) Mon père, vous m'obligeriez beaucoup en allant tirer quelques seaux d'eau au puits qui est au fond de la cour. (Au frère Marie Papoul.) Vous, mon frère, je vous saurais tout à fait gré de me scier quelques mètres cubes de bois à chauffer. (Au frère Lubricien.) Et vous...

LA BARONNE

Pardon! je garde le frère Lubricien auprès de moi. J'ai aussi quelque chose à lui faire faire.

Le père Saint-Athanase et le frère Marie Papoul sortent avec le baron en faisant la grimace et en chuchotant.)

SCÈNE III

FRÈRE LUBRICIEN. — LA BARONNE.
(C'est peut-être ce que Sarcey appelle la scène à faire, mais je ne la fais pas. — Pas si bête!)

SCÈNE IV

(Le lendemain matin, dans la chambre à coucher du baron et de la baronne.)

LA BARONNE, s'étirant dans son lit.

Sapristi, comme j'ai dormi! Quelle heure est-il, Chrysostome? Il fait grand jour et nous sommes en hiver.

LE BARON

Quelle heure? (Se levant sur son séant.) Ah! mon Dieu, la pendule qui n'est plus sur la cheminée!

LA BARONNE

Vous êtes fou, Chrysostome, ou vous rêvez.

LE BARON

Par exemple! (Il saute du lit.) Allons, mon pantalon, maintenant! Je n'ai plus de pantalon,

LA BARONNE

Allez vous cesser de dire des incongruités?

LE BARON, écaillé.

Mais je vous dis qu'on m'a volé ma culotte. Juste ciel, mais tout est dévalisé ici! on m'a pris aussi mon pet-en-l'air avec mes bottes. (Il sort comme un fou.)

LA BARONNE, se parlant à elle-même.

Quel idiot que mon mari! Ah! le frère Lubricien! lui qui avait l'air si timide!
(Voix du baron dans l'escalier.)

Au voleur! au voleur!

LA BARONNE, sautant à son tour de son lit.

Ah ça, mais qu'est-ce qu'il y a?

LE BARON, entrant comme un insensé.

Elodie! C'étaient de faux moines...

LA BARONNE, vivement.

Vous mentez! il y en avait un au moins.

LE BARON

Nous avons reçu des bandits chez nous, ma chère! Tout le salon est au pillage et voici ce que j'ai trouvé au beau milieu de la table. (Il tend un papier à la baronne.)

LA BARONNE, lisant avec effroi.

« A Monsieur le baron de la Hannetonnière. »
— « Vieux grigou... »

LE BARON

Jour de Dieu!...

LA BARONNE, continuant.

C'est bien pour vous. Laissez-moi lire, je vous prie : « Vieux grigou, nous nous sommes rudement fichus de toi... »

LE BARON

Quel langage cynique!

LA BARONNE, poursuivant.

Me laisserez-vous lire, enfin! « Vieux grigou, nous nous sommes rudement fichus de toi. Nous ne sommes pas plus moines que toi, ta femme et ton sacré Cucu de la Hannetonnière. Nous sommes trois bons petits forçats en rupture de ban. Nous nous étions déguisés pour venir vivre à tes dépens le plus longtemps possible et te démaner gratuitement ensuite. Comme on vit mal chez toi, nous commençons par te déménager.

Adieu! scie ton bois, tire ton eau et aime ta femme toi-même. »

Suivent les signatures :

« BIBI LUPIN. — JOSÉ DUMOLLARD. — FERDINAND PAPAÏNE. »

LE BARON, tombant anéanti sur une chaise qui se brise.

Les misérables! (Se relevant bien vite et regardant les débris de la chaise.) Ah! voilà pourquoi ils m'avaient laissé celle-ci. Les grigous! Ils mont pris ma vaisselle, ils m'ont pris mon argent, ils m'ont pris mes habits, ils m'ont tout pris!

LA BARONNE, le calmant.

Et à moi aussi, Chrysostome! Soyons fermes dans l'adversité!

ARMAND SILVESTRE.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, la biographie de M. Faure, le conseiller municipal et l'éminent professeur de l'École vétérinaire.

CHRONIQUE LYONNAISE

De temps à autre, la police éprouve le besoin de faire une rafle dans ces bandes de malheureuses qui, le soir sur les trottoirs, s'en vont la nuit venue, vendre leur chair — histoire de faire sa journée, — aux passants amateurs qui veulent de la marchandise.

Vous les connaissez pour la plupart, vous tous qui n'avez point l'habitude de vous coucher avec les poules, et qui rentrez à votre domicile à l'heure où les trois quarts des gens rangés rouillent sur leurs cousins sans se soucier des punaises, au grand désespoir de leurs chateuses moitiés.

Ces jours derniers, où la pluie change les rues en cloaque et les trottoirs en bourbiers où vivraient les grenouilles, le spectacle est parfois lamentable. Elles vont, les jupes crottées jusqu'à la ceinture, les souliers éculés par les courses nombreuses, offrir ce qui leur reste de la femelle. Puis, quand elles croient le sujet susceptible de la chose, comme dirait Ramollot ou Donato, elles s'approchent timidement et à voix basse, elles lancent leur classique :
« Écoute donc, mon p'tit. »

On écoute ou on n'écoute pas, et n'y succombe bien qui veut.

Ce manège constitue ce qu'en notre langue si riche en images, on appelle, je voudrais bien vous dire la chose en latin, mais la langue de Cicéron rendrait mal le mot.

Comme avec Zola et tant d'autres, j'appelle un chat un chat et mon cordonnier un voleur. Je lâche le mot, vous le connaissez comme moi, d'ailleurs comme tout le monde, ce genre de travail constitue ce qu'on appelle le racrochage.

Victor Hugo dans ses *Misérables* a décrit une des scènes de ce genre qui les point toutes et résume un peu les motifs de ces arrestations.

La petite Francine, lâchée par son premier amant, crevant de faim, s'en va aussi sur les trottoirs de la ville, espérant, comme le héros de la fable, y trouver sa pâture. Quand un bourgeois provocateur de l'endroit, il y en a partout de ces gens-là, l'insulte grossièrement, Francine ne répo.d pas, il lui jette alors de la neige dans le cou; furieuse, la petite trotteuse revient sur ses pas et giffle le pédant; c'était justice. La prostituée, que la loi ne protège pas, n'a que ses ongles pour se défendre; on l'arrête, et comme les chiens sans collier, on l'expédie en fourrière.

C'est la morale de la plupart de ces arrestations.

Donc, ces jours derniers, sur la plainte de quelques bourgeois du quartier, on a râlé vingt-cinq de ces misérables qui sont, à l'heure qu'il est, sous les verrous à Saint-Joseph, en attendant qu'on veuille bien les relâcher ou leur trouver une situation meilleure.

Je ne viens pas ici prendre la défense de toutes les Laïs, Phrynés ou autres traînées de la rue, non; je ne crois pas à la goutte d'eau sortant de la pousière, et j'estime que

le mieux est de laisser le voile de la nuit s'étendre sur cette plaie incurable vieille comme le monde; mais je me demande quel sera le résultat de cette incarcération limitée, qui, outre qu'elle constitue un monstrueux attentat à la liberté individuelle, n'aura que le résultat de précipiter encore la chute de ces méprisées.

On m'en cite une d'entre elles arrêtée sur simple dénonciation pour avoir mis son nez à la croisée de temps à autre et s'être permis un signe de tête qui voulait dire, sans doute, bonjour, bonsoir ou encore : A toi, si ça te plaît, je suis là.

Cette femme qui commet de pareils attentats a une petite fille qu'elle fait élever soigneusement dans un couvent de religieuses, dans l'espoir de lui procurer un avenir meilleur que le sien. On l'arrête et la voilà au placard, comme on dit dans le langage de la prison. Qui paiera les mois de pension pendant ce temps, maintenant que les signes de tête de la mère ne sont plus là? Il est fort probable que si les sœurs usaient de représailles et expulsaient comme on les expulse, cette petite fille chassée en serait réduite à mendier et tomberait infailliblement dans le bourbier où grouille sa mère et dont, celle-ci voulait à tout prix lui éviter les élaboussures flétrissantes.

Que la prostitution soit réglementée, rien de plus juste et surtout que l'on n'oublie pas le fameux fauteuil sanitaire, dont M. Diday s'est fait maintes fois l'apôtre. Il serait fort urgent de ne faire que les plus justes exceptions pour cette mesure vexatoire, je le sais, mais qui a l'avantage de protéger ce bien indispensable : la santé publique. Qu'on y soumette ces drôlesses impertinentes qui, le front haut et arrogant, méprisant les honnêtes gens et leurs camarades bien moins huppées, s'en vont porter impunément le virus dévastateur; personne ne s'en plaindra.

Après tout, une petite pose rue Luizerne ne fait pas beaucoup de mal et ne déshonore pas comme le séjour à Saint-Joseph.

Là, ces femmes, qui n'étant pas précisément des vertues, je le sais, n'en sont pas moins honnêtes au point de vue du droit commun, se trouvent odieusement en contact avec des voleuses de grand chemin ou autres scélérates de même acabit. Puisqu'il n'existe pas de maison de refuge spéciale, qu'on y regarde à deux fois avant de les arrêter.

Me demanderez-vous maintenant pourquoi j'ai traîné ma plume sur ce terrain vaseux? Je ne vous dirai pas que j'ai eu la prétention de défendre les grenouilles qui y chassent le mollusque. A mon grand regret, ma voix n'a point assez d'autorité. Mais je songe parfois à ce mot d'un homme de grand bon sens, qui a dit quelque part : « Il ne faut pas juger sans connaître, ni condamner sans entendre », et c'est pourquoi, avant de les incarcérer *manu militari*, il eût été de toute équité de les soumettre à un jugement, avec assistance d'un défenseur.

On a souvent ce spectacle étrange : des avocats dépensent un talent prodigieux à sauver du gibet des scélérats, qui ne valent pas, comme on dit, la corde pour les pendre, et vous planteraient leur couteau dans la gorge comme vous tremperiez un biscuit dans un sorbet. Et personne n'a jamais élevé la voix pour défendre ces déshéritées, repoussées du pied au fond des cachots comme on crache aux ordures les débris d'un fruit dont on a mangé la chair.

Ce serait peut-être le vrai moyen d'extraire le cancer, ou tout au moins de jeter un baume sur cette cette lèpre repoussante et scan.taleuse : la prostitution du trottoir.

GEORGES AUBERT.

Le maestro Antony Lamotte, qui sait tenir avec le brio et l'habileté que chacun ici lui connaît de longue date la baguette de chef d'orchestre et avec une prodigieuse fécondité la plume de compositeur, sait aussi tenir à ses loisirs celle du poète d'une façon fort agréable. On en jugera par la charmante pièce de vers inédite qu'il nous envoie de Bordeaux, où il dirige en ce moment de grands bals masqués au théâtre Louit (Folies-Bergère), après avoir été

engagé par les Etudiants bordelais pour conduire leur grande fête de bienfaisance du 16 janvier.

MA PRIÈRE

LE MATIN, LE JOUR, LE SOIR ET LA NUIT.
A Matinée X.

Le Matin

Quand l'aurore vermeille
Empourpre le côté,
Que dans son nid s'éveille
Le blond petit oiseau,
Ma voix tout bas implore
Un nom suave et doux,
Nom que mon cœur adore
Et murmure à genoux.

Le Jour

Quand brille la lumière
De l'astre ardent du jour,
Que la nature entière
Chante un hymne d'amour,
Ma voix tout bas implore
Un nom suave et doux,
Nom que mon cœur adore
Et murmure à genoux.

Le Soir

Quand le soir, sous un voile,
Le jour baisse et s'enfuit,
Que du berger l'otélie
Au firmament reluit,
Ma voix tout bas implore
Un nom suave et doux,
Nom que mon cœur adore
Et murmure à genoux.

La Nuit

Quand la nuit de son ombre
Couvre tout ici bas,
Que tout est noir et sombre,
Moi seul je ne dors pas...
Ma voix tout bas implore
Un nom suave et doux,
Nom que mon cœur adore
Et murmure à genoux.

ANTONY LAMOTTE.

LES GAÏETÉS PARLEMENTAIRES

Pif! paf! c'est au bruit d'une double détonation que commençait, l'autre jour, le discours de M. Boulanger. On ne s'attendait guère à cet exorde, tout à fait inédit, au Palais-Bourbon. Crâne comme un soldat, le ministre n'a pas sourcillé à cette interruption bruyante d'un nouveau genre et s'est contenté de sourire au public affolé. C'est beau!

Le revolver à la Chambre, décidément nous sommes au progrès. Encore un pas de plus dans la route de la civilisation. Jusque présent on s'était contenté d'interrompre, d'invectiver son adversaire ou de faire tel tapage qu'on ne pût entendre sa voix. C'était là, il faut en convenir, un bien piètre moyen, très fatigant d'ailleurs et ne donnant pas tous les résultats désirables. Il fallait toujours se taire devant le carillon présidentiel, et la sonnette de M. Floquet vous coupait vite la parole. Mais avec le revolver quel avantage! Un adversaire vous ennuie. Une, deux, ou trois, on vise et on tire. Tout cela en trois temps, comme à la manœuvre. Vraiment ce provincial angevin a fait là une trouvaille, que nous recommandons chaudement à ceux de nos honorables, qui ont élevé l'interpellation à la hauteur d'un art et se sont emparés de l'interruption comme le seul moyen oratoire moderne.

Avec un tel précédent et la manie simiesque, qui nous envahit, de tout imiter, la place de député va perdre beaucoup de ses attraits. On constate déjà le retour dans la vie bourgeoise de pas mal d'ambitions, qui étaient en quête d'électeurs, pour les prochaines places vacantes. C'est une panique générale. Le terme de député fait frémir celui qui l'entend prononcer. L'autre jour, dans un café du boulevard, entre un de nos élus : « Monsieur le député, dit « obséquieusement le garçon... Malheureux, s'écrie l'hôte du Palais-Bourbon, en lui mettant la main sur la bouche, tu veux donc me faire assassiner! »

Il y a pourtant encore des courages, mais pas bien sincères. Les quelques audacieux, qui se risquent encore à leurs banes, doivent être revêtus de quelque cotte de maille habilement dissimulée. Et la preuve, c'est le nombre énorme de ventres bedonnants que l'on remarque depuis l'incident Pronier. Ces pauvres élus vont au Palais, comme vont des

moutons aux abattoirs. Il faut les voir défiler, cherchant mutuellement à se dérober l'un derrière l'autre, avec un faux sourire que la peur transforme en horrible grimace, et un flageolement des jambes impossible à dissimuler. Victimes résignées, ils passent devant le buste de la République et jettent un salut, qui a tout l'air d'un adieu. Ainsi que les gladiateurs romains, ces lutteurs modernes de la tribune, baissent la tête et laissent échapper de leurs poitrines oppressées un cri lugubre et désolé : « Ave César, morituri te salutant. »

A toute chose malheur est bon. Ce vieux proverbe affirme de nouveau sa véracité aujourd'hui, à voir l'affairement des notaires à Paris. Ces braves notaires sont sur les dents et à qui doivent-ils ce surcroît de besogne? à Pronier, parbleu! Il s'est fait la semaine dernière des milliers de testaments et ce qui a été « codicille » est incalculable. Et les marchands de cercueils, et les imprimeurs de lettres de décès, et les pompes funèbres, et les femmes malheureuses de ces Messieurs, et les solliciteurs écartés, et les concierges oubliés au jour de l'an, et les huissiers, aux services méconnus, tout ce monde là, qu'excite l'appât du gain ou dévore la rancune, tout ce monde là est dans la joie, une joie délirante, une joie de jours de fête nationale. Pensez donc! Quelle avalanche de commandes pour les uns, quelle vengeance, apportée par le destin, pour les autres, si l'on « révoquise » par semaine quelques douzaines de députés!

Et puis, après tout, croyez-vous bien mauvaise cette sorte d'épuration hebdomadaire à la Chambre? Jadis on était obligé d'appeler la garde et de faire évacuer la salle. Pauvres moyens et bien rudimentaires!

Avec le revolver plus de ces embarras et de ces lenteurs. Le revolver, dernier perfectionnement de l'industrie moderne, fait vite et bien. Employons le revolver, se diront avec raison les chefs de partis, et la veille d'une séance supposée houleuse on raccolera quelques rodeurs de barrières, « il y en a « toujours sans travail » : « Messieurs, dira le chef « de parti, à ces nouveaux collaborateurs et conspirateurs, Messieurs, voici des revolvers et des vêtements. Prenez les uns et les autres. Vous irez de « main à la Chambre et vous fusillerez impitoyable- « ment tous mes interrupteurs. J'ai dit, dispersez- « vous. » Et ces catholiques de la politique engagés pour « une cause sainte » feront à l'heure convenue, une sombre St-Barthélémy de tous les opposants.

Inutile de faire ressortir les attraits d'une telle séance pour le public. Il se grisera délicieusement de l'odeur de la poudre et n'aura plus besoin d'aller à la foire aux pains d'épices pour voir un massacre des innocents. Il y aura bien quelques dangers, peut-être, mais il prendra des précautions, celle entre autres de se couvrir de blindages, dans la crainte des ricochets. Voyez-vous les galeries occupées par des gens bardés de fer et regardant à travers les mailles ténues d'un heaume de chevalier? Ce sera très original, disons mieux ce sera vingtième siècle! O Robida! grand caricaturiste et grand prophète!

Ces profondes innovations en entraîneront bien d'autres. Le président ne dira plus : « Messieurs, passons à l'ordre du jour » Non, cela sera incompréhensible, vu la nouvelle allure de la discussion, dans laquelle on agira beaucoup plus qu'on ne parlera. Pas de paroles, mais des actes, a-t-on réclamé souvent. Eh! bien nous y sommes arrivés enfin! Quand la mousqueterie aura cessé, on entendra la voix grave du président, s'adressant aux hoissiers : « Emportez les cadavres! »

Quelle macabre vision, chers lecteurs! Mais que voulez-vous que nous y fassions, vous et moi? On a mis le revolver partout, même sous le nez de nos inviolables. Mais à qui la faute, direz-vous? La faute en est à Coquelin. Cela vous paraît bizarre. Mais n'est-ce pas Coquelin qui a fait tant de réclame au revolver, par son monologue « le Revolverisme? » N'a-t-il pas colporté par toute la France ce nouveau système politique, éelos un jour au soleil de la Canebière et dont la formule est : « Le revolver arrange tout! »

Mes amis, je ne suis qu'un brave homme, comme dit Brialou, mais devant ces horreurs, la colère de Marat m'empoigne. Je demande la tête de Coquelin!

J. VATES.

MÉMOIRES D'UN TROTTIN

... Nous étions là, tous deux, dans un cabinet de chez Brébant; lui, tendre et mélancolique, moi, nerveuse, du champagne plein la tête, lui, soufflant au visage la fumée de ma cigarette de tabac turc :

— Ecoute, Jeanne, me disait-il, tu sais si je t'aime. Tu sais que je donnerais tout pour te voir heureuse!... Tu étais pauvre, tu as maintenant un hôtel... des chevaux... des valets. Je m'applique à prévenir tes moindres désirs... tu es ma reine, ma maîtresse... et je n'ai pas encore vu passer dans tes yeux un éclair de contentement!... Et si, pour prix de mon dévouement, je te demande non pas de la reconnaissance... mais un baiser, un sourire, je te trouve froide et railleuse, indifférente à mon amour et à mes tourments! Mais tu ne sens donc rien, là? Tu n'as donc jamais aimé?

Je haussai dédaigneusement les épaules. — Mais si, mon cher, j'ai aimé. C'est même pour cela que je n'aime plus. Aujourd'hui, voyez-vous, que l'égoïsme règne en maître, le monde n'appartient plus qu'aux intrigants et aux sceptiques. On voit bien que vous ne connaissez pas mon histoire, Je vais vous la dire.

J'ai peu connu ma mère. Je suis la fille d'un homme de lettres à qui il n'a manqué que le succès, puisqu'il avait le talent, l'érudition et tant de bon sens qu'il aimait mieux me voir trottin, moi, sa pauvre petite fille, qu'actrice ou bas-bleu. Et pourtant, j'étais instruite pour ne commettre, dès l'âge de douze ans, aucun crime de lèse-orthographe et pour être capable de me tenir convenablement dans ce bas-monde, si j'avais eu alors... ce que j'ai aujourd'hui!

Encore toute enfant, j'étais donc trottin, c'est-à-dire l'un de ces vingt-cinq mille saute-ruisseaux femelles qui traînent le long des boulevards leurs tristes bottines, portant le carton à chapeaux, jusqu'au jour où la loi sur l'avancement les autorise à rester à l'article de confection. J'étais gaie dans ce temps-là et mon inaltérable bonne humeur fut pour mon pauvre père une compensation à bien des chagrins. C'était la moitié de son courage. Il m'aimait tant! Tant qu'il vécut, je restai insouciant, ne sachant rien des exigences, ni des injustices de la vie, puis, un jour, sa mort imprévue me laissa seule, sans guide, dans l'obligation de subvenir moi-même à tous mes besoins... Mon héritage était mesquin. Une petite bibliothèque, des manuscrits, quelques livres hardes dont, à moins de changer de sexe, je ne pouvais faire usage... La vieille montre de famille retardait de cinquante francs et... ma tante la garda. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. C'était... nos dettes! La Société des Gens de Lettres inhuma mon père; elle ne pouvait faire moins. Comme mon apprentissage n'était pas terminé, j'exposai ma position à ma maîtresse d'atelier :

— Ma chère enfant, me fut-il répondu, soyez assurée que la première place vacante vous sera réservée, mais... vous le savez, le

commerce va mal... nous sommes dans la morte-saison...

— Mais, en attendant, me faudra-t-il donc mourir de faim?

— Mourir de faim! à votre âge! Allons donc! Par exemple, a-t-on jamais vu une jolie fille comme vous mourir de faim? Je me retirai... la mort dans l'âme.

Ce soir-là, je vous ai rencontré pour la première fois; mais, souvenez-vous du regard qui accueillit votre proposition...

Le lendemain, je visitai un professeur du Conservatoire, dont j'avais bien souvent entendu prononcer le nom par mon pauvre père. C'était un grand monsieur chauve, à lunettes d'or, au nez en bec d'aigle.

— Ah! vous êtes la fille de ce pauvre Albert! C'était un bon camarade... trop timide, par exemple... un peu apathique, même... c'est ce qui l'a empêché de ressortir.

Puis, il me passa en revue, me fit parler, me fit chanter, examina mes mains, mes pieds, puis, tout à coup :

— Quel âge avez-vous, mon enfant?

— Seize ans, monsieur.

— Oui, c'est bien cela. Jeune, gentille, instruite, une voix chaude, bien timbrée; fort peu d'actrices possèdent tout cela, mais, — il y a un grand mais, — il faut trois ans d'études, deux ans au minimum. Or, vous n'avez pas le temps d'attendre. Eh bien! mon enfant, tâchez de trouver une personne qui s'intéresse à votre sort, qui se charge de vous pendant ce temps-là, et revenez me trouver. Je ferai de vous une artiste!

Toujours les mêmes insinuations et, cette fois, c'était un vieux à cheveux blancs qui, à mots couverts, me conseillait d'acheter avec mon corps, non pas l'opulence et la fortune, mais le pain de chaque jour!

Je frappai à bien d'autres portes, sans obtenir plus de résultats... Enfin, un soir, que je rentrais harassée, triste et désespérée, j'ai laissé tomber ma main dans la main que vous me tendiez chaque jour avec obstination. Dès cet instant, j'ai compris la vie, et ma dernière illusion s'est envolée!

Mon père avait été juste et honnête; malgré tout son talent, il a été dédaigné, méprisé, foulé aux pieds, et il est mort, torturé par la douleur de me laisser aux prises avec l'infortune et la misère.

A son exemple, j'ai voulu rester simple et bonne, et le monde ne m'a laissé d'autre alternative que celle-là : Me vendre, ou crever de faim?

Vous étiez là, j'ai renié mon père et je me suis vendue! Et mon sacrifice est encore plus grand que le vôtre, puisque, pour un peu de votre or, je vous donne, moi, la chair de ma chair et le sang de mes veines!...

Eh bien! que vous faut-il de plus?

OCTAVE MÉTÉNIER.

Une indisposition subite de M. Paul de Chandieu nous prive cette semaine de son article. Nous renvoyons donc à la semaine prochaine les lecteurs assidus des chroniques intéressantes de notre rédacteur en chef.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

M. Gravière à Bordeaux.

On assure que M. Gravière aurait engagé M. Massart pour la prochaine saison théâtrale à Bordeaux, ainsi que M^{me} Vaillant-Couturier.

D'autre part, M. Campocasso prend la direction de notre Grand-Théâtre.

Cette nouvelle a été bien accueillie par les Lyonnais qui se souviennent encore de cet excellent directeur et des artistes distingués qu'il avait su réunir.

Combien Grenet avait raison d'attribuer à son habit le merveilleux accueil qu'il recevait partout.

Rendez aussi, ô Adèle Ténor, d'ardentes actions de grâces à votre costume breton taillé par la main d'un artiste!

Car, depuis le bal des Etudiants, le boudoir de cette gaîté évaporée voit défiler tour à tour, et de vieux, mais riches Satyres, et de beaux Adonis.

Reconnaissez toutefois que vos charmes naturels, ô Adèle, sont suffisants pour séduire tous les hommes de la création.

Marie des Terreaux a laissé fil et quenouille. L'art de Pénélope a peu d'attraits pour son esprit folâtre; elle préfère la vie facile, la vie délirante du monde cascadeur, dont elle veut devenir une des reines, mon Dieu, elle porte dans ses toilettes, leur mise et leur confection, un goût délicat, un goût exquis!

Elle s'entend mieux pour ces choses que pour le choix d'un amant, témoin ce triste, ce lugubre sire que nous lui avons connu, il y a quelque temps.

Dame, on n'est pas habile en tout!

Alice Hugues, cette blonde adorable dont tous vous avez admiré dans les bals la mise délicate, le sourire enfantin et gracieux, la taille et les attraits des nymphes antiques! Alice est rare comme les beaux jours!

Pourquoi donc? C'est demander pourquoi la timide violette au parfum pénétrant se cache dans son nid fait de gazon touffu et ne veut pas étaler au grand soleil, sur le chemin, l'éclat de sa couleur! Le pied du passant l'écraserait! N'est-ce pas qu'il faut avoir une finesse d'odorat merveilleuse pour trouver la violette et la cueillir?

Pour cueillir la fleur rose et blanche, pour te cueillir, charmante et modeste Alice, il faut avoir le génie du goût.

Or, ce génie vient du cœur!

Georgette, au front ceint d'un diadème d'or, sert toujours, de ra mignonne main et le sourire aux lèvres, bocks et mousselines écumantes au café Egyptien.

Marthe est le complément de Georgette, comme Georgette est le complément de Marthe. Leur gracieuseté, leur avenance pleine de charmes, attire dans ce café un grand nombre de clients, plus amateurs de joyeuse gaîté que de fine bière.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre,

C'est le début, ô Jeannette Lyonnaise, de certaine fable de La Fontaine ou Monsieur Pigeon, attiré par les charmes d'une escapade au lointain horizon, laisse Madame Pigeon roucouler toute seule, hélas!

Fermez hermétiquement, ô Jeanne, adorable femme, votre coquet boudoir de la rue Thomas-

Feuilleton du LYON S'AMUSE

THALIE

Par PAUL DUMAS

Dans le jour, elle mit à parler une volubilité, un faux entrain qui l'emportait bien au delà du raisonnable. Ces peurs de rien dont elle souffrait déjà auparavant, lorsqu'elle se sentait seule à la maison, augmentèrent au point de devenir insupportables. Elle avait des hallucinations terribles. Une robe suspendue, les fleurs imprimées d'un rideau revêtaient, à ces yeux, des formes monstrueuses.

La superstition la prit. Céline la mena chez une tireuse de cartes. Elles y passèrent toutes deux des après-midi entiers, muettes, s'hébetant à écouter les arrêts supposés de leur destin.

Mais cette tournure toute nouvelle de son esprit et de son caractère s'accroissait et parut plus évidente, dans les accès de fureur dont elle devint désormais coutumière. Une velle suffisait à réveiller en elle une acrimonie qui se traduisait aussitôt en phrases brèves, coupantes et haïneuses.

La plupart du temps, elle avait la notion de ses erreurs; elle s'acharnait cependant à en faire parade comme de convictions bien arrêtées. Elle ne demandait jamais et s'emportait au seul son de sa voix qui alors devenait dure, rauque, et s'éteignait dans les étouffements de la colère à son paroxysme.

Pendant ces moments de misanthropie noire, elle n'épargnait rien. Un véritable délire la pre-

nait; et, pour peu qu'on la poussât, elle salissait de gros mots les choses les plus saintes qu'autrefois!...

Elle s'attrapait, comme une furie, à son contradicteur — le croirait-on? — à Emile surtout! Elle le poursuivait de menaces terribles, sans motif, pâle, hideuse avec sa bouche qui bavait.

Que se passait-il donc maintenant, dans ce cœur de femme surmené? Quels lents et funestes revirements s'accomplissaient? N'aimait-elle donc plus son mari? Si tout que cela le sacrifice avait-il tué son amour? — Qui le saura jamais? Et le savait-elle elle-même? Elle traversait, ce mois-là, une période obscure où se noyait sa propre connaissance d'elle-même. Tous ses sentiments surgissaient mêlés et contraires.

Tantôt éloignée, pour une heure, d'Emile, elle pensait à lui avec ferveur, souriait complaisamment au souvenir de sa démarche, de ses cheveux, de ses caresses, s'astreignait à répéter tout bas : « Comme je l'aime! comme je l'aime! Rien de ce que j'ai fait je ne le regrette. S'il le fallait, je recommencerais tout, tout, tout — même la leçon de Maria! »

Tantôt, au seul aspect de cette démarche, de ces mêmes cheveux, souvent même pendant ces caresses, elle s'emportait brusquement, haïssait d'un seul coup toutes ces choses aimées, et rageait de ne pouvoir mordre son amant ou lui faire mal de quelque façon.

Ces contradictions incompréhensibles avec elle-même dérouteraient son jugement dans les rares moments où, plus calme et malgré son ferme désir de s'étourdir et de s'abandonner, elle revenait à l'examen de sa conscience et de sa conduite. Outre que ces moments-là étaient rares, ils étaient aussi très courts. Elle ne prenait pas souci de les prolonger, tant était pénible la contrainte qu'elle éprouvait à se juger. Elle se tirait vite d'embarras :

« Certainement, je l'aime toujours, puisque je n'aime aucun autre homme. Je le déteste, tous

les autres; ils me font horreur; ils sont bêtes et sales.

En vérité, cet amour qui ne se prouvait plus que négativement, je puis le dire — par une expression de mépris à l'égard des hommes, était-il encore tenace et vivace? Ne crevait-il pas à la peine?

Voici maintenant ce qui advint chez le mari : Nous avons dit quel était l'attachement de cet homme pour sa femme. Cet attachement était devenu intense par suite de sa bestialité; car la bestialité en amour n'éloigne que les âmes d'élite, très hautes — les héros — ou les tout jeunes. Emile était donc enchaîné.

Eh bien! il affecta de le nier. Il prit une façon de dandysme. Non seulement ce pauvre clerc, ce pauvre mari, devant ses camarades, dans les soupers, se para d'un élégant dédain de celle qu'on croyait sa maîtresse, se flatta de ne l'avoir jamais même embrassée devant personne, se donna en public, vis-à-vis d'elle, des airs de gentleman correct et froid; mais encore seul avec elle, il tint parfois les plus cruels propos, rit de ses « nerfs » sans voir qu'il exaltait les souffrances de la malheureuse, affecta lorsque, dans ses moments de colère, elle le menaçait, un sang-froid railleur et théâtral; d'autres fois, la plaisanta à tous propos sur ses costumes, sur ses manies, même sur les détails intimes de ces nuits où lui pourtant se vautrait si fureusement.

Oui, peu à peu il en vint à ne plus supposer le sacrifice. Plus jamais, pour toutes les satisfactions d'orgueil ou des sens qu'elle lui donnait, il ne s'écria : « Merci! oh! merci! » Dans la conduite de sa femme, il ne vit que l'éveil du vice. Il en résulta qu'il n'eut plus jamais un seul instant d'amour véritable.

Il ne resta lié à elle que par un attachement brutal. Peu à peu se fit jour en lui un sentiment tout proche du mépris — quelque chose comme le sentiment du maître pour le valet, l'un trouvant à la fois tout naturel d'être servi par l'au-

tre, et monstrueux pour un être humain de faire un métier si bas.

Cette manière de voir le poussait même quelquefois à de honteux excès; il lui arriva d'appeler sa femme catin et de lever le poing sur elle!

Je veux raconter, à titre d'exemple, une de leurs journées :

C'est le 10 juin. Juliette est seule dans le salon bleu. Elle entend Emile rentrer, aller à son cabinet, froisser des papiers.

Elle l'a attendu longtemps; s pour déjeuner. Par hasard, ils se mettront à table dans la salle à manger sombre. Elle l'a attendu longtemps. Elle est surexcitée.

Emile reste à froisser des papiers là-bas. Au travers de la cloison, elle lui crie sèchement : — Quand tu voudras venir, j'attends!

Lui, très occupé, répond : — Bien! bien!... J'y vais...

Elle s'assied, elle est tremblante, la colère la gagne, lui rougit les joues; son pied tapote le plancher très vite.

Emile ne vient toujours pas. Elle n'y tient plus; elle se lève; elle veut déchirer ces papiers dont le froissement l'agace. Des pensées méchantes lui viennent. Elle voudrait crier, se disputer, se battre.

Dans le vestibule où elle s'élançait furieuse, elle rencontre Emile.

— Que lisais-tu là?

— Une lettre de Bonnet, qui m'engage à l'aller voir demain...

— Ce n'est pas vrai!...

— Une scène encore?... Alors, ma chère, je me tais. Parle au cours.

Emile passe devant elle en se dandinant, la bouche railleuse. Il s'assied à sa place, dans la salle à manger, sans mot dire.

Juliette, le regard féroce, tourne autour de lui. Ses lèvres frémissent, hésitent, cherchent des accusations, des injures.

Tout à coup :

— Tu couches avec Céline!... C'est un billet d'elle que tu lisais... Tu es un lâche! Tu couches avec Céline!

Un billet de Céline! Elle oubliait que cette fille ne savait pas écrire! Si Emile eût aimé sa femme, apparemment il se fût levé à ces mots, l'eût prise dans ses bras pour la baiser tendrement, cette malade; il eût refoulé, par d'incessantes caresses, ses rugissements ascendants. Au contraire, il ricane d'une façon énorme et bête.

— Ris donc, va! c'est du propre, ça! Tu me crois donc borge? Céline te court après, je le vois... Tu ne demandes pas mieux que de coucher avec cette putain!...

— C'est ton amie, ma petite!

— Mon amie? laisse-la seulement venir ici... Tu verras! c'est du propre! C'est infect!... Je te rendrai la pareille avec d'autres hommes... lâche!... lâche!...

Elle est blême. Elle hurle. Elle suffoque. Emile, très monté ce jour-là, par suite de soucis d'argent dont nous parlerons plus loin, se départ peu à peu de sa froideur. Son esprit absorbé par une préoccupation unique s'irrite de ces cris qui le troublent.

— Auras-tu bientôt fini de geindre de la sorte, Dieu de Dieu! cria-t-il lui-même.

Juliette tient enfin quelqu'un qui lui répond et qui la querelle. Secrètement elle jouit; car cette lutte l'emporte, un vertige la prend. Elle laisse avec volupté sa fureur l'affoler, lui ôter toute connaissance.

— Les voisins, je m'en fous!... Je suis chez moi... Je veux crier... Tu couches avec Céline!

Emile maintenant frémit. Il est debout, les poings crispés. Il crie à son tour :

sin, pour que la fin ressemble au début. C'est ce que nous vous souhaitons.

Ainsi soit-il. Elle est vraiment intelligente, Marguerite Chaillou, la seconde des trois gracieuses sœurs, celle dont le sourire est éternel, celle qu'on sait être la plus infidèle des infidèles, celle qui jamais n'a faussé compagnie à Dame Allégresse dans nos restaurants à la mode!

Marguerite voit venir l'hiver. Ceci fait honneur à sa prévoyance. Les gentils Adonis de Crémieu verront plus souvent, sans doute, cette fée de leurs rêves. Nous le désirons: pour eux, pas pour nous.

C'est un crime, ô Laurence, un crime abominable d'emprunter à l'art des atours plus ou moins flatteurs, quand on possède des charmes et des attraits sont dame Nature seule est la dispensatrice.

Pourquoi, gente Laurence, avez-vous fait teindre en blond doré ces cheveux abondants dont la couleur chatain ornait à ravir votre front semé de lis et de roses?

Dieu seul le sait, et votre caprice, ô Laurence. Le Poupard est très drôle, le Poupard qui promène partout les zigzagneries de son capricieux amour!

Jeudi dernier, rue de la République, elle posait avec un fervent adorateur devant la vitrine d'un bijoutier. Elle trouvait fort joli certain minuscule remontoir à huit rubis: or, admirer ou demander, c'est tout un pour nos folâtres épinglées. Mais, hélas! les actions ne sont pas à la hausse. Nous le regrettons, ô Poupard, et il le regrettait aussi, votre Cupidon, quand il vous assura que les petites montres se détraquaient trop vite.

Céline Decurtail, une des vierges folles qui, dès longtemps, ont dit adieu à toutes les bruyantes folies du demi-monde semble regretter, nous dit-on, ce temps d'heureuse mémoire, où l'on s'esbaudissait à outrance.

Mon Dieu, la tristesse empreinte sur son visage nous le fait croire. Peut-être a-t-elle d'autres raisons pour prendre cet air triste et maussade qui, certes, ne vaut pas la mine riieuse d'antan.

Connaissez-vous aux Brotteaux une Andalouse au teint bruni? C'est Maria, la capiteuse brune préposée au service de Gambirius à la brasserie d'Alsace-Lorraine.

Ses yeux ont l'éclat sinistre que projettent les poignards dans les dégainés. Mais ne vous effrayez point, elle est douce et piquante à la façon de son pays.

C'est une fugitive, elle a déserté la maison paternelle, la tendresse des siens qui l'adoraient et lui réservaient un brillant avenir; car elle est du meilleur monde. Elle fut enlevée... Au reste, je vous narrerais un jour plus longuement son histoire...

Nous avons aperçu, jeudi dernier, entrant chez son parfumeur, et faisant ample provision de lubin, de mos ross, de yland-yland, Adèle B., surnommée la femme de feu, à cause de son teint de créole et de l'ardeur de son regard.

Tous les passants se retournaient pour admirer la magnifique costume dont elle était vêtue. En voici le détail: Mantille couleur café au lait, robe vert émeraude avec devant saumon, chapeau Lackmé.

Eugénie Sphinx, la gentille lurette, que tous les habitués des Jacobins, depuis l'Imberbeyleen, jusqu'au vieux bourgeois, ont connu si affable quand elle servait dans cette brasserie bocks et champ'mouss, est toujours Hébé à la Perle.

Si son séjour est aussi long que rue de l'Hôtel-de-Ville, les clients de la coquette brasserie rue Jean-de-Tourne, ont encore de nombreux et pâles sourires à voir errer sur le sanglant carmin de ses lèvres mignonnes.

Trois cascadeuses émérites, Ma Mère M attend, la petite Francine, et Marie Gratton, ont fui vers le ciel de Nice, attirées par la douceur du climat méditerranéen, et surtout par l'annonce de la bataille de fleurs.

Lyon s'amuse leur souhaite un succès mérité par leurs charmes et leur entrain. Nous sommes sûrs que là comme ailleurs, elles seront les premières dans l'arène.

N'est-ce pas que pour les jolis yeux d'une jolie femme, vous iriez jusqu'au bout du monde? N'est-ce pas que pour ce trésor ravi avis, vous sentiriez en vous le courage héroïque du Cid? Paraissez Navarrais, Maures et Castillans. Eh bien, moi je fais mieux: Moi, Nigri, qui déteste la liqueur blanche, la liqueur qui coule

en ruisseaux aux ondes nacrées dans les Champs-Elysées, où Pluton discute avec Voltaire, sans doute sur l'amour platonique et la pucelle, moi qui déteste le lait, et pour cause, il m'est arrivé d'en absorber une tasse, presque sans m'en douter, en contemplant, plongé dans une donative extase, les charmes séducteurs, le regard si doux, si bienveillant, de la gracieuse et avenante Thérèse qui sert à la Moderne.

Moi Nigri, je vous le jure. Jeanne Commerce et Marie regrettent les beaux moments où l'on patinait au Skating, elles admiraient alors deux joveux, — gentiment de perspective, élégance et solidité, — traçant sur le kink de merveilleuses arabesques, comme celles que les Maures dessinaient au charbon de bois sur les monuments de l'Andalousie.

On peut être assuré que s'ils tombent, l'un d'eux, — le blond, — ne se fera pas de mal, car il est soigneusement remboursé.

Il est bon de tout savoir, mais il ne faut pas toujours user de ce qu'on sait, dit un proverbe. Témoin gente Henriette Chaillou, qui, au Continental, samedi soir, en voyant Auguste sur le point de jouer la pantomime, un panier au bras, se mit à chanter, de cette voix pigeonnante: «J'ai cassé mes œufs, mais gardé mon innocence...» Tout le monde sait le reste. Devant le talent de cantatrice encore inconnu à cette gracieuse dame, nous nous inclinons et nous espérons qu'elle continuera à le cultiver de façon à en faire profiter ses amis. Il est vrai de dire que, pour un début, c'était une chansonnette de peu de valeur, mais comme le champ est vaste, l'opéra composera bientôt peut-être tout son répertoire.

Mardi-Gras

A l'heure avancée où nous sortons du bal du Casino, la salle est archi-comble. La soirée de Mardi-Gras a été une vraie fête pour les habitués de la salle de la rue de la République et un succès pour la direction.

Nous y remarquons un grand nombre de fraîches et jolies toilettes. Comme toujours Ida est ravissante en toilette de soirée coquelicot mourant. Sa sœur Adèle porte son joli costume de breton. Elles sont en compagnie d'Anna Perrin, en marin, vareuse bleu clair; de Jeanne, en toilette de soirée, corsage Damas foncé.

Dans sa loge Annette Bassin jouit du spectacle, toilette sombre à crêpe neige flottant sur le corsage. Juliette, en avocat, danse beaucoup, ainsi que Giria Nubienne qui s'est acquise une réputation de valseuse émérite. Elise F... en très belle blonde, riche toilette de soirée bleu clair. Anna l'Alsacienne, en habit satin noir et cravate blanche. Marie des Chaises, en toilette rose ravissant son teint délicat.

L'abondance des matières nous oblige à abrégé, et c'est à notre grand regret que nous ne pouvons citer en détail tous les costumes bizarres qui ornaient cette soirée carnavalesque.

Dans un coin de la salle boude une petite brune assez piquante, coiffure poultrée en noir et jais, et chaussures rouge.

Il y a eu sans doute quelque chose de désagréable dans le mouvement, car on s'est montrée très furieuse, et on a même brisé un éventail de dépit. Oh!... Dieu, qu'elle méchanceté!... Mais rassurez-vous, la fureur s'est apaisée aux accords harmonieux de l'orchestre, et l'on s'est fort gentiment remis à danser.

Dehors, il fait un froid de tous les diables; les quelques masques de circonstance qui ont couru les rues de notre cité sont vraiment courageux ou fous.

C'est égal, il est bien mort le carnaval de la rue, et c'était affligeant pour notre pauvre humanité de rencontrer mardi soir ces quelques singes croiteux et ivres, grimaçant une pantomime ridicule.

Nigri.

Samedi au bal du Casino

Dieu quel monde encore à ce bal et quel entrain! Parlez-vous surtout de la ronde du Pont d'Avignon, avec quel enthousiasme elle a été dansée par un grand nombre de brillants cavaliers et de jolies cavaliers. Ça été le régal de la soirée pour la galerie.

Toutes nos élégantes y assistaient, beaucoup portaient des jolies toilettes. Anna l'Alsacienne était je ne dirais pas ravissante, le mot serait insuffisant, mais superbe dans son costume de reine des Contes Orientaux. Anna a peut-être une façon différente de qualifier ce travesti, pour mon compte je n'y trouve que celui-là. Elle a eu beaucoup d'admirateurs, Jeanne Perrin trouvait ce qu'on appelait de chausures, je laisse à cette gracieuse brune la responsabilité de sa critique. Remarquée encore, une fort jolie brune au teint vermeil, qui à beaucoup dansé, elle portait une toilette satin cuivre damassé à crêpes en pointe tranchant heureusement sur une poitrine d'une éclatante blancheur et sur des bras gracieusement potelés.

Son nom, me demanderez-vous? Lucienne Genève, vous répondrais-je. Elle nous vient en droite ligne de la cité libre voisine des rivages du lac Léman. On l'a dit fort expérimentée, mais non sans succès, et nous assure-t-on encore, peut-être ferait-elle bien avant de lancer sa frêle nacelle sur la mer si agitée du plaisir, de prendre conseil des vieux pilotes ses amis, loupes expérimentés connaissant à fond les nombreux écueils qui sillonnent la route.

Un grand nombre de jolis corsages étaient ornés de fleurs d'une éclatante fraîcheur, beaucoup d'élégantes ont pris l'habitude de s'abonner à la maison du Panier Fleuri, rue Centrale. Nous nous expliquons maintenant cette abondante variation de fleurs décorant les poitrines décoletées.

NOS THÉÂTRES

A l'opéra, nous avons eu Roméo et Juliette, du Gounod passable, où on est loin de Faust, même de Mireille, deux conceptions véritablement sublimes. Deux inspirations puisées aux sources vives de la jeunesse, de l'éclat, de la force, de ce merveilleux instinct qui fait qu'à un certain âge on trouve sans chercher, et qu'à un certain autre on ne trouve plus, surtout quand on cherche. Roméo et Juliette, c'est un feu qui s'éteint, mais d'où jaillit parfois l'étincelle des cendres remuées, témoin la majeure partie du quatrième acte, bonne, excellente, marquée du sceau génial, quelques jolies romances ça et là, sans oublier la fameuse valse que j'entends encore détaillée par Miolan-Carvalho, avec cet art inimitable et inimité que la reine du chant mettait au service des moindres phrases.

Ecoutez cela, dilettanti, vous serez charmés, comme doit l'être un lettré qui, dans les feuilles d'Héraclius, de Nicomède, de Pertharite, découvre des beautés dignes du Cid. Bref, si Roméo ne vaut pas Faust, il est supérieur au Tribut de Zamora, dernière œuvre, j'allais dire dernière faiblesse du maître, inextricable enchevêtrement de reminiscences, d'accords plaqués, incolores développement d'idées anciennes mal accommodées au goût moderne, tandis que Roméo a encore une valeur musicale, un léger parfum sui generis, une demi-originalité, M^{me} Jacob et Arnand, MM. Dupuy, Corpaît, Dauphin, y luttent de virtuosité.

La saison lyrique se terminera, vu son prochain terme, avec cet opéra, que viendront couper, par intermittences, tantôt Sigurd, tantôt Hérodiade. Il était bien question du Val d'Andorre. A moins qu'il ne soit tout prêt, le temps va manquer sans doute, et ce serait fâcheux, l'ouvrage d'Halévy étant de nature à charmer les oreilles délicates.

Les Célestins ont représenté Une Mission délicate, comédie de mœurs et de caractères excessivement fins, très amusante, et qui a plu beaucoup. Grand succès dit l'affiche. Elle ne ment pas. La troupe comique y donne avec un ensemble superbe; Belliard, Guy, Mercier, Holtinger, M^{me} Billon, font des prodiges de cocasserie.

Holtinger vient de signer un engagement de trois années au théâtre Cluny, scène parisienne assez importante. Nous l'en félicitons, et nous adressons nos compliments à l'habile directeur qui a su s'attacher l'excellent artiste. Pour nous, c'est une grande perte; et nous aurons plus d'une fois l'occasion de la déplorer.

Les Célestins, on le sait, n'ont été adjugés à personne, les rares candidats s'étant prudemment retirés devant les exigences municipales. Cet échec de nos édiles amènera, j'ose l'espérer, le rétablissement de la saule combinatoire possible; l'union des théâtres, si métriquement et intempestivement séparés.

GASTON.

A nos Correspondants AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos correspondants de nous faire parvenir leur chronique le dimanche ou le lundi au plus tard, d'être réguliers dans leurs envois et réduire le plus possible leur chronique résumant les événements les plus intéressants.

Pour tout ce qui concerne la vente en gros, s'adresser à M. EVRAUD, rue des Archers. Inutile de faire des demandes d'envois sans références.

Pour la rédaction: 2, rue d'Amboise. Nous prévenons que nous ne reprenons pas les invendus à dater du 15 mars.

SAINT-ÉTIENNE

EDEN-CONCERT

La rentrée de Chaillier a été accueillie avec enthousiasme. M. Favart est un comique qui ne laisse aucun moment de répit, on rit de bon cœur. M. Chemain est un artiste du genre Bourgeois. Les athlètes Salvator excitent une réelle admiration. Il est inutile, je pense, de parler à nouveau de M^{me} Aimée, Sainquin, Géraldy, Colette, Franco, car le public stéphanois n'a pas attendu jusque-là pour les apprécier. Le désopilant Patachon, le baryton Delacroix méritent nos félicitations. Le Cirque Ponger's est à l'étude. M. Provost aura fait ses débuts à l'apparition de ce numéro.

En un mot, l'Eden a une troupe excellente qui sait flatter le spectateur et le déridier de ses préoccupations quotidiennes, ce qui n'est pas petite chose, je vous assure.

Chronique Mondaine

Notre prochain numéro contiendra la silhouette de de Chaillier, le spirituel bossu parisien si avantageusement connu; puis viendront celles de M^{me} Géraldy, de l'Eden, et celle de M. Gaston de la Pépinière, un de nos confrères les plus originaux.

Bonne note est prise de la protestation de la séduisante Antonia B..., qui n'est pas contente de n'avoir point vu paraître sa silhouette dans nos colonnes. A un de ces jours, donc.

Nous apprenons que le jeune boudiné André du Vaux, le plus bécarré de nos grolotteux, vient d'être nommé secrétaire de la société du Garenn'Club. Nous sommes heureux de cette nomination et y applaudissons de tout cœur.

Une très drôle d'aventure est arrivée un des jours de la semaine dernière à notre confrère Gaston de la Pépinière, ainsi qu'à un de ses amis bien connu du demi-monde stéphanois. Nous ne voulons pas aujourd'hui donner plus de détails, dans notre prochain numéro nous en reparlerons. Pour les deux autres personnes que cette aventure intéresse, elles nous comprendront. Nos lecteurs ne déchiffreront peut-être pas cette énigme, nous leur en donnerons le sens la semaine prochaine, la voici en deux mots: Cinq heures matin, après avoir mangé huitres, bois, charbons, foulards, nous fumerions bien un cigare ensemble... et, comme conclusion, cela n'a pas été ensemble!... A haitaine.

Nous apprenons que la délicieuse Angèle la Saave, a été indisposée pendant quelques jours, c'est ce qui nous explique l'absence de cette belle dans les lieux où l'on s'amuse. Cette indisposition n'a pas eu de suites graves; nous l'avons revue samedi au bal de l'Eden, dans une toilette éblouissante, dont éloges.

On affirme que Joséphine la blonde a sérieusement l'intention de quitter Saint-Etienne. Que Patachon, de l'Eden, tourne la tête de nos plus épatantes catapultuses. Que Jenny l'Allemande veuille nous révolter. Qu'Elisa boule-dogue est toujours adorable. Que la petite baronne a l'intention de nous inviter à déjeuner; ceci cache un piège. Que Chemain, de l'Eden, a un succès fou auprès du demi-monde stéphanois. Que l'adorable Lucienne se décide à aller

passer une saison à Vichy, et enfin que ma chronique prochaine sera remplie de révélations très piquantes.

RAOUL DE SAUVRENY.

PETITE CORRESPONDANCE

Zozor, désirons vous causer, répondrons de vive voix, trouvez-vous à 9 heures au Café Neuf. — Paul X..., Prions de vous mêler de vos affaires, nous ne sommes pas une agence de renseignements.

MARSEILLE

PALAIS DE CRISTAL

Grande affluence de monde ces jours derniers dans ce magnifique Café-Concert. Dans le personnel d'élite qui compose actuellement la troupe nous retrouvons avec plaisir M. Henri, un bariton des plus applaudis; M. Merly, un tonor de mérite; M^{me} Fortune, chanteuse comique à transformations, avec cela une troupe de pantomime de premier ordre dirigé par un mime d'un talent reconnu, nous voulons parler du sympathique M. Barbarani.

CHRONIQUE MONDAINE

Les bals du Palazzo sont toujours très animés. En effet, chaque samedi, la foule se porte en masse dans la grande salle richement décorée du palais de Cristal. Beaucoup de jolis costumes portés avec grâce par nos principales demi-mondaines dont nous ne citerons pas les noms, la liste étant trop longue.

Toujours très chic Jeanne Cavalerie avec son chapeau — bonnet de police — et sa visite en crocard. Mais pourquoi chérie lancez-vous des regards de haine à plusieurs de vos anciennes connaissances? Allons, ne regardez plus avec vos yeux furieux et colères, cela vous va si mal; serait-ce parce que leur vue vous rappelle certaines petites histoires qui au besoins pourraient se dévoiler. Ne craignez rien, Jeanne ma mie, au Lyon Samuse l'on sait être discret à propos.

Aperçu samedi, à Monte-Carlo, Célestine... Ne connaissez-vous pas Célestine, gais viveurs, la... la patronne du Grand Océan! L'ex-servante du Lyon d'Or! Je l'ai aperçue dis-je à Monte-Carlo avec une sienne amie et deux charmants cavaliers en train à déguster ou plutôt de dévorer des écrevisses, non pas en cabinet particulier, mais bien dans le coin le plus obscur.

VALENCE

Au prochain numéro une chronique de M^{lle} de Schreuder.

ÉCHOS ET NOUVELLES

On a bien dansé, on s'est bien amusé samedi, au bal des sapeurs-pompiers. Nous y avons vu: Lalande — une amie du Lyon Samuse — en un beau costume domino noir. Clotilde et Clémentine, deux inséparables, toutes deux en pages Louis XV. Elles manquaient de gâté. Girardin — une brune — s'est trouvée mal. On dit tout bas qu'elle va doter notre cité d'un nouveau compatriote. Et sur ce, à dimanche.

LÉO KADY.

CLERMONT-FERRAND

Chronique mondaine.

Jeanne I, connue, il y a quelques cinq ans, sous le nom de Vénus de Marseille, traversait la place de Jaude pour se rendre rue Blatin prolongée, toujours aussi gentille. Jeanne, depuis son départ de la rue Neuve, n'a pas pris d'emboupoint. Joséphine la petite mère est toujours gracieuse, son sourire enfantin charme souvent plus d'un pigeon avide de caresses.

De nouvelles mondaines ont fait leur apparition au théâtre guignol, nous ne connaissons, quant à présent, rien de sérieux les concernant, nous y reviendrons prochainement. Citons en passant une brune élanée qui, coiffée d'un chapeau mince orné d'un immense bouquet de roses, possède une paire d'yeux noirs capables de rivaliser avec ceux de Donato, le grand professeur de magnétisme. Nous voyons depuis quelques semaines et avec grand plaisir, circuler la belle et élégante Louise de la rue Gonod et son intime la brune Hildegarde, ces deux mondaines charmantes ont des allures et des toilettes fort distinguées. Henriette la voyageuse est venue l'autre jour au Bar français et la belle Madeleine fait tous les soirs les délicieuses habités de l'Alcazar ou des Variétés.

Il existe à proximité de Clermont un établissement d'eaux minérales qui est très fréquenté pendant la belle saison; nous voulons parler de l'établissement des Roches. Il y a quelques jours, la grosse Fanny, Zelina et deux membres du Garenne-Club y ont fait une station. Dites-moi, blonde Sainte-Barbe, la balancière est-ce bon? Augustine la Stéphanoise ou plutôt Titine, ne nous quitte plus; la jeunesse clermontoise a su la captiver, nous l'avons vue à plusieurs reprises au Bar français où l'on se trouve en charmante compagnie, étant donné la régularité avec laquelle les dames artistes du Casino des Variétés viennent égayeur la monotonie des nos parties de manille ou d'écarté. M^{me} Antonine, Dartheuil et Perrine, sont charmantes et bonnes camarades.

Les Sociétés musicales de Clermont-Ferrand organisent, pour le dimanche 27 juin 1886, un grand concours musical, auquel sont invitées toutes les Sociétés de France. Adresser les demandes de renseignements à M. Vazeilles, secrétaire général, 10, rue de la Tour-d'Auvergne, Clermont-Ferrand.

ROMANS

THÉÂTRE

Belle représentation, lundi, du Monde où l'on s'ennuie. M^{me} Agar, depuis longtemps connue de Romains, a été ce qu'elle est toujours: admirable. Le Cimetièrre d'Eylau, de Victor Hugo, a été dit par elle d'une façon remarquable.

Lundi, beaucoup de monde au spectacle offert au public par la troupe de la Mercie, avec le concours de M^{lle} de Sherder, des théâtres de Bruxelles. C'était au bénéfice des pauvres; on jouait la Fille du Régiment.

BAL DE LA PRESSE

C'est dimanche, 14 mars courant, que se donne le grand bal de la presse, si impatiemment attendu par les Romanistes.

La fête paraît devoir être brillante. Nos journalistes se sont assurés le concours d'artistes et d'amateurs de talent.

Une prime sera accordée à la plus belle toilette. Et n'oubliez pas que: c'est pour les pauvres. G. A.

CETTE

Nos Mondaines.

Nina, la splendide Nina, qui nous avait quitté depuis quelques jours pour effectuer un voyage d'agrément sous un ciel meilleur, est rentrée depuis deux jours.

Margot et sa sœur Lucie, font tous les jours les délices de nouvelles conquêtes, surtout Lucie, jeune et opulente débutante, est recherchée, très entourée. Louise, la belle brune, fait depuis quelque temps beaucoup de voyages à Montpellier; aurait-elle aussi, par hasard, trouvé un jeune paclia.

CONCERT-CASINO. — Il semble que depuis quelque temps toutes nos belles mondaines se donnent rendez-vous au Casino.

Il est vrai, du reste, que la troupe est des mieux composée. Nous citerons M^{me} Helfen Pascal, toujours très distinguée. La mignonne Fadila, ravissante dans ses costumes orientaux, enfin la charmante Rianty qui, chaque soir, charme son public. Claudius de MONTAPLAN.

PETITE GAZETTE MONTLUELOISE

La mariée faisait comme ça, Un... deux... trois quatre... cinq... (Air connu.) Ont-ils mauvaise langue ces Montluélois, comme si on n'avait pas le droit de se marier à tout âge! — Autre histoire, où comme toujours ce vieux diable d'amour est en jeu. On se demande pourquoi deux épouses infidèles on sont arrivées à se créer le chignon au mépris des lois les plus élémentaires du parlementarisme.

O Louise Michel! ne nous parle plus de l'émancipation féminine, pas moyen de discuter avec ton sexe... C'est ainsi qu'après avoir eu... leurs époux réciprocques, deux héroïnes d'acajou en sont venues aux mains, comme on dit dans la chronique locale, et des mains aux cheveux, etc., etc.

Ça été épique, on a craint un instant une nouvelle inondation de la Seine, car le sang a coulé à flots... horreur!... On assure même que le garde champêtre d'une commune voisine fut témoin de la scène de pugilat, mais le fonctionnaire municipal n'a pas verbalisé, il s'est prudemment retiré, pensant justement qu'entre la dispute et la femme il ne faut pas mettre le doigt. X...

MOTS EN CARRÉ

Liqueur vermeille Des coups d'or; Brevage encor Que boit l'abeille Au fond, au bord Des frais calices, Avec délices, Avec transport. Vérité pure Et sans détour; Chaine d'amour Qui, sans rupture Et sans retour, Attache, lie, La double vie Pour plus d'un jour. Arbre, espérance Des sols bénis, Riche abondance Des beaux pays, Source de fruits Qu'un rayon dore Ou qui l' colore Comme rubis. LE SPHINX.

Solutions du dernier numéro:

CHARADE: Maintien. LOGOGRIPHE: Gloire — Loire. On trouva la solution: Un volontaire d'un an. Petite Nana. Deux noctambules. Zizo, Léopard P..., Deux diamourés. Un amoureux de la femme de feu, Feoly, Arrata Tarare. Un volontaire d'un an arrivé premier a droit à un abonnement de trois mois à LYON SAMUSE. Prière de nous donner son adresse.

PETITE CORRESPONDANCE

— Cher correspondant, Expliquez-nous affaire Glace. — Jobe Pragosth, très-bien mais adressez-vous à journaux littéraires de Paris, n'avons pas place pour insérer. — Léon Commettel, très bon, trop naturaliste pour nous. Tartarin à Marseille. Nous dirons ça un de ces jours. Un jeune lecteur du Lyon Samuse à Vienne. Très bien, insérons Louis et Pétrus. Nous y songeons.

Le Directeur-Gérant: GEORGES AUBERT.

Monsieur le Rédacteur, Mon enfant, allé par un mauvais biberon, se mourait d'épuisement, lorsque je lus dans votre journal que, pour arrêter la mortalité infantile, on devait se servir du Biberon-Robert à bouchon corne; c'est ce que je fis, et ma fille a recouvré la santé. Je crois donc rendre service aux mères en leur signalant ce fait. S. NONGIER, Sage-Femme de 1^{re} classe.

9, rue de la République, 9 AU BAT-D'ARGENT GRANDE MAISON DE BLANC BAS PRIX REMARQUABLES ÉTAMINE avec couleurs, pour rideaux, 0 40 VITRAUX de Chartres, nouveautés, 0 80 ŒIL-DE-PERDRIX pour serviettes toilette, à... 0 65 SERVICES damassés Panisnière, six couverts, à... 9 90 SERVICES les mêmes, en douze couverts, à... 17 90 Le Comptoir de LINGE CONFECTIONNÉ AU BAT-D'ARGENT, a acquis un développement et un accroissement considérables. C'est une garantie de supériorité et de bon marché incontestable pour l'acheteur.

LYON — 3, Place Saint-Nizier, et Rue Saint-Pierre, 28 — LYON

Saison d'Hiver
1885-86

AU PONT-NEUF

Saison d'Hiver
1885-86

Nous recommandons la Vente extraordinaire qui commence dès aujourd'hui

380 PARDESSUS doublés tartan. **19 f.** — **300 PARDESSUS** genres divers, couleurs fantaisie. . **30 f.**
270 PARDESSUS sergés et cannelés **45 f.**

AU PONT-NEUF, place Saint-Nizier et rue Saint-Pierre, 28

M^{ME} BUSSY 92, rue Duguesclin, à l'entresol, près le cours Morand. — Ecritures publiques et privées. Correspondances diverses.

M^{lle} LAURE
AVENIR PAR LES CARTES, GUIDE ET CONSOLE
Rue de Castries, 6, au 3^{me}
— LYON —
Traite par Correspondance
FABRIQUE
DE
PAINS D'ÉPICES
BISCUITS DE BEIMS & PATISSERIES SÈCHES
HORS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE NICE 1884

NINOT
Rue d'Enghien, 20, LYON

MALADIES CONTAGIEUSES

Ni Copahu!!! Ni Mercure!!!
GUÉRISON RADICALE INSTANTANÉE
PAR
L'INJECTION BARRAJA
Vraie infatigable, hygiénique, préservatrice
ET LES
BOLS ANTIBLENNORRAGIQUES
Au Bol d'Arcevaie, toniques et dépuratifs
Prix de chaque Produit : 4 fr.
115, cours Lafayette, 115
LYON

M^{ME} BAYARD a l'honneur de prévenir la public qu'elle a recouvert son cabinet de cartomancienne, rue de la Charité, 53, au 3^e, de 11 heures à 6 heures.

FLEURS NATURELLES

BOUQUETS
POUR
Mariages, Fêtes, Soirées
etc., etc. **40**
Rue Centrale Rue Centrale
40 **ABONNEMENTS**
POUR
Arbustes & Fleurs coupées
COURONNES MORTUAIRES

M^{lle} JEANNIN
Sage-Femme Jurée
TIENT DES PENSIONNAIRES
Soins assidus. Discrétion
Consultations et Renseignements
PAR CORRESPONDANCE
3, Rue de la Platière, LYON
Au 1^{er} avril la Maison d'Accouchement sera transférée
2, Cours des Chartreux

MARIAGES

Veuf, 30 ans, petites rentes, épouserait demoiselle ou veuve sans enfant, âge en rapport avec le sien. Ecire F. G. 3, au journal.

Orpheline 19 ans, dot 100,000 fr., héritière d'un oncle 500,000 fr., épouserait jeune homme élégant, instruit, ayant situation financière ou commerciale. Ecire ou journal, M. O. 7.

Demoiselle, 50 ans, 20,000 fr. de rente, épouserait garçon de 35 ans ou veuf du même âge, même avec deux enfants. On exige une santé parfaite. E. H. 4, au bureau du journal.

Monsieur riche, habitant un château à la campagne, épouserait fille mère d'un fils qu'il adopterait. Une certaine instruction serait exigée. Ecire J. K. 5, bureau du journal.

Jeune femme divorcée, 25,000 fr. de rente, épouserait officier en retraite, décoré. I. L. 6, bureau du journal.

Jeune homme, 21 ans, offre un beau nom à demoiselle riche de 18 à 25 ans. Envoyer photographie. P. O. 8, bureau du journal.

Jeune fille 22 ans, trois ans de séjour à Londres comme institutrice, épouserait professeur de piano ou de langues. N. R. 10, bureau du journal.

Un cultivateur, 25 ans, ayant position indépendante, épouserait bonne cuisinière ayant des économies pour exploiter une auberge, position exceptionnelle sur les bords du Rhône. Ecire C. D. 2, bureau du journal.

L'administration du journal n'accepte pas les timbres-poste en paiement de ces insertions, dont le prix est fixé à trois francs. Envoyer en mandat-poste.

J'INSTRUIS, JE GUIDE ET JE CONSOLE

M^{me} Blanche de Nerval
Célébrité Egyptienne et Italienne
AVENIR CERTAIN
PAR LES
CARTES ET LES LIGNES DE LA MAIN
9, place des Terreaux, au 5^{me}
LYON

PÉNINSULE DES BALKANS, par L. GRÉGOIRE, auteur de l'Atlas universel de Géographie physique et politique (en publication à 50 centimes la livraison), magnifique planche finement gravée, tirée en six couleurs et formant une feuille demi-colombier. Prix : 60 centimes. Librairie Garnier frères, à Paris

M^{ME} CLAUDIA
11, Rue Cuvier, au 2^{me}
Avenir par les Cartes et la Main
SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

Renseignements sur les maladies
REÇOIT TOUS LES JOURS
11, Rue Cuvier, 11, au 2^{me}
LYON

CLERMONT-FERRAND
Le Lyon S'amuse est en vente chez
M^M.
Montel, libraire dépositaire, place St-Hérem.
Barrier, buraliste, rue des Gras, 8.
Carrier, — rue des Gras, près rue Neuve.
Terrade, — boulevard Desaix.
Delaire, — rue St-Louis.
Lampe, — angle de la rue Neuve et de la place Poiss-de-Ville.
Morel, buraliste, rue de l'Hôtel-de-Ville.

M^{ME} RAYMONDE
CARTOMANCIENNE
4, rue Vieille-Monnaie, 4
De 2 heures à 7 heures
LYON

En vente les
AMOURS du PRINCE de GALLES

Chroniques galantes du Palais de St-James
DÉBAUCHES — SCANDALES — MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES
Splendides illustrations. — 2 Livraisons à 10 c. par semaine.
1 Série à 50 c. par quinzaine.
Envoyer 90 c. en timbres à M. FAYARD, éditeur, 78, boulevard St-Michel
Pour recevoir franco les Séries 1 et 2

AUX ARCHERS

8, Rue Saint-Dominique, 8
— LYON —
CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ
Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants
ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.
8, Rue Saint-Dominique, 8
LYON



GANTS
BOULADE-SIRAND & C^{IE}
LYON, RUE CENTRALE, 32

Maison de Ganterie la plus importante de Lyon et seule possédant la haute nouveauté
GANTS POUR SOIRÉES ET BALS

Vient de paraître : le **FIGARO ILLUSTRÉ (Année 1885)** 3 f. 50 l'exemplaire, à Lyon; au dehors, 4 fr. contre mandat-poste, à l'adresse de M. ÉVRARD, libraire, dépositaire spécial, 17, rue des Archers, Lyon.

Place Saint-Nizier, rue Mercière toute la rue des Bouquetiers
Ancienne Maison

MOUTH

Aujourd'hui et jours suivants
GRANDE MISE EN VENTE
DE
Confections, Costumes, Rotondes fourrées, ventre et dos de gris, Jupons, Robes de chambre, Matinées, Lainages, Nouveautés, Draperies, Planelles, Tapis, Blanc, Toile, Rideaux, Services de table, Couvertures, Couvre-pieds, Châle des Indes, Français et tartans, Deuil, Soieries, Foulards, Fourrures, Parapluies, Articles de Paris, etc., etc.

OCCASIONS EXTRAORDINAIRES
Tapis de table haute nouveauté, 1^m30 cent., à 7 50
Drap bouclé noir et couleur, largeur 1^m40, à 2 75
Foyers moquette Jacquard, largeur 0^m35 sur 1^m55 à 7 50
Couvre-pieds piqués ouatés, cachemire, à 5 50
Boucles nouveauté pour robes, à 1 »
Redingotes Drap nouveauté, pure laine, à 12 »
Jaquettes Astrakan forme nouvelle, à 22 »
Albums photographiques Affaires exceptionnelles. Fermoirs systèmes nouveaux.
A tous nos rayons, une grande quantité de Coupes et Coupons se sont vendus avec des différences de plus de 50 pour cent.
CORBEILLES DE MARIAGE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné, déclare souscrire pour un Abonnement d'une durée de _____ au Journal « LYON S'AMUSE. »

Nom : _____
Adresse : _____

Signature de l'Abonné :

PRIX DES ABONNEMENTS { Lyon et Départements..... (un an) **10** fr. — (six mois) **6** fr.
Départements non limitrophes. — **12** fr. — **7** fr.
Etranger..... — **18** fr.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer un Mandat-poste au Directeur :
LYON, 2, Rue d'Amboise, 2, LYON

Vente en Gros chez **M. ÉVRARD, libraire, rue des Archers, 17**